



L'écriture du chaos dans *L'enfance perdue* de Marie-Paule Armand et *Un dimanche à la piscine à Kigali* de Gil Courtemanche

Charles Sylvain Eloundou Mvondo

Université de Dschang (Cameroun)

charleseloundou@yahoo.fr

Résumé : Le chaos désigne une situation de déchéance, de déconstruction des principes sur divers plans. Il est l'expression d'une confusion généralisée qui ne laisse aucune chance aux protagonistes de s'accorder pour ramener l'ordre. Sur le plan littéraire, le chaos traduit l'enlisement d'une décadence esthétique, s'assimilant parfois à la dépravation langagière à laquelle recourt le narrateur pour présenter les faits les uns aussi chaotiques que les autres, laissant ainsi place à l'écho d'un effondrement des structures. La présente étude propose une analyse de quelques situations de décadence des structures langagières et sociales. *L'enfance perdue* (1999) de Marie-Paule Armand et *Un dimanche à la piscine à Kigali* (2003) de Gil Courtemanche constituent le corpus de cette étude qui envisage d'interpeller sur les dégâts que peut entraîner la guerre sur tous les plans. Le désordre, la haine et la violence prennent le contrôle des relations interpersonnelles. Dès lors, la vie sombre dans l'incertitude. Les droits des enfants sont violés sans état d'âme. Tout le monde est porté vers la quête de la sécurité et du bien-être détruits par la guerre. À travers la sémiostylistique dont Georges Moulinié décline les schèmes susceptibles de décrypter le style et les signes du chaos, cette réflexion se propose de décrypter le phénomène du chaos sous quelques angles dans les romans choisis.

Mots-clés : chaos, déconstruction, désordre, guerre, sémiostylistique.

The Writing of Chaos in *L'Enfance Perdue* by Marie-Paule Armand and *Un Dimanche à la Piscine à Kigali* by Gil Courtemanche

Abstract : Chaos denotes a situation of decay and deconstruction of principles at various levels. It is the expression of a generalized confusion that leaves no possibility for the protagonists to agree to restore order. In literary terms, chaos is the expression of an aesthetic breakdown, sometimes assimilated to the depravity of language to which the narrator resorts in order to present the facts as all chaotic; thus giving way to the echo of a collapse of structures. The present study proposes an analysis of some situations of decadence of language and social structures. *L'Enfance Perdue* (1999) by Marie-Paule Armand and *Un Dimanche à la Piscine à Kigali* (2003) by Gil Courtemanche constitute the corpus of this study, which aims to question the damage that war can cause at all levels. Disorder, hatred and violence take control of interpersonal relations, and leaders and heads of families sink into uncertainty. Everyone is driven to seek the security or well-being destroyed by war. Through semiotics, of which Georges Moulinié projects the schemes likely to decipher the style and the signs of chaos, the present study will first describe the different settings of the object of this study, then it will be interested in its modalities and it will close on the stakes of the writing of chaos in the selected novels.

Keywords: chaos, deconstruction, disorder, war, semiostylistics

Introduction

La présente étude porte son intérêt sur la décadence des structures esthétiques et des principes sociaux qui sombrent dans la décrépitude. Aussi est-il récurrent de voir des préoccupations qui sont relativement liées à l'évolution du monde soumis à une concurrence technologique inhumaine. Les catastrophes, les pandémies auxquelles il faut ajouter les génocides et les guerres, fondent le chaos dans le monde contemporain. De ce point de vue, le chaos apparaît comme faisant partie du nouvel ordre mondial et s'inscrit, selon Collon et Lalieu comme une stratégie qui consiste à « semer l'effroi pour imposer une domination incontestée », (2011, p.3). On peut y noter une volonté manifeste de certains protagonistes à ébranler les principes établis pour instaurer une nouvelle dynamique dans laquelle ils sont les maîtres incontestés.

Sous plusieurs formes, le chaos déstabilise différents fondements sociaux. Dans cette veine, Glissant (1981, p. 136), le présente comme « Un ordre politique et social totalement pervers [qui] n'offre plus aucun système symbolique pour faire la différence et refonder, à partir d'une perspective cohérente, un discours opérant. ». On peut y lire un échec à plusieurs niveaux et une difficile reconstitution des schèmes détruits. Et c'est pour mieux comprendre ce phénomène que nous nous proposons de l'explorer à travers cette étude : « L'écriture du chaos dans *L'enfance perdue* de M-P. Armand (1999) et *Un Dimanche à la piscine à Kigali* de G. Courtemanche (2003) ». L'étude propose un décryptage de l'effondrement des structures sociales et la dépravation des exigences langagières dans la seule optique de banaliser l'horreur par ceux que Collon appelle « les fous, les délirants », (2011, p. 136). L'horreur qui en découle est donc en tout point une violation des normes, une transgression consciente des principes et des symboles dans une société qui ne garantit plus aucune sécurité, ni aucune protection. Les auteurs du chaos sont eux-mêmes des déséquilibrés ayant décidé de soumettre tous les protagonistes à l'imbroglio et à l'incertitude. Le corpus de cette étude offre différents types de chaos, tant les protagonistes transposent des environnements déséquilibrés du fait des conflits qui sous-tendent les rapports dans leurs divers milieux de vie. Les narrateurs de l'univers de M-P. Armand relatent des situations effroyables de déconstruction sociale et esthétique due aux deux conflits mondiaux, à la haine et à la misanthropie. S'agissant du roman-reportage de G. Courtemanche, le narrateur revient sur le génocide rwandais comme si on était devant une télé-réalité. La barbarie langagière avec laquelle les faits sont présentés traduit les modalités de la rupture dans le texte. Le massacre des Tutsi par les Hutu constitue le capital chaos de ce

récit. Le narrateur raconte les événements dans un style qui suscite l'effroi et l'émoi pour mieux exprimer la déliquescence de la société.

Le chaos apparaît dès lors comme la manifestation difficile ou impossible de l'incompréhension, du désordre qui échappe au contrôle des humains, pourtant auteurs d'une telle situation. Il s'agit donc d'une écriture de crise qui révèle ce phénomène comme l'opposition de l'ordre, de la paix et de l'harmonie. De ce point de vue, on s'intéresse aux fondements de ce chamboulement qu'on questionne en ces termes : sur quoi l'écriture du chaos se fonde-t-elle ? Quelles en sont les modalités qui constituent les préoccupations des auteurs du corpus ? Pour quel intérêt écrit-on le chaos ? Ces interrogations non exhaustives autour dudit phénomène constituent la trame de la problématique de cette étude en même temps qu'elles orientent les analyses y relatives.

Comme réponses anticipées à ces préoccupations, on peut dire que l'écriture du chaos traduit la décadence des normes sociales par la haine, les guerres et les génocides. Cette réponse centrale peut s'accompagner des réponses secondaires telles que : l'écriture du chaos exprime la nature des rapports dans la société. Enfin, l'écriture du chaos interpelle la conscience générale pour une reconstruction harmonisée des fondamentaux détruits par la déraison de l'être humain. Ces réponses apportent encore plus d'éclairage au projet de cette étude qui veut démystifier une énigme dont le dévoilement contribuerait au contrôle de toutes les situations.

Pour mieux comprendre l'objet de cette étude, il est opportun de convoquer une méthode de recherche qui favorise l'exploration dans ses diverses manifestations pour en saisir le sens. Aussi optons-nous pour la sémiostylistique. Le choix de cette approche méthodologique se justifie par l'objet d'étude en ce sens que le chaos se manifeste par le langage et les faits. De ce point de vue, la sémiostylistique permet de décrypter ce que Georges Moulinié appelle « un dérèglement social généralisé [...] c'est ce que l'on appelle la folie. », (1998, p. 18).

L'étude va s'organiser autour de quelques points saillants permettant de comprendre les mobiles et les fondamentaux de l'écriture du chaos. Ainsi, le premier temps fort sera consacré à la représentation décadente de la société par les structures textuelles. Il s'agira d'analyser les dysfonctionnements des structures et la déconstruction des valeurs, toutes choses qui aboutissent au chaos. Le deuxième moment saillant se préoccupera des modalités de la déliquescence, c'est-à-dire la façon dont s'opère le chaos et la présente étude va se refermer sur les enjeux de l'écriture du chaos qui ne consiste pas seulement à traduire l'horreur, mais à interpeller la responsabilité générale sur la décadence de la société.

1. Les types de chaos

Les romanciers contemporains, ayant choisi de traduire les déconstructions structurelles et sociales de leur environnement sous forme de chaos, transposent sous divers aspects la décadence de la société. Aussi est-il opportun de décrypter quelques types de cette décadence qui entraîne la confusion et l'incertitude pour mieux apprécier les enjeux de cette écriture que Bendjedi qualifie « d'écriture de la rupture » (2006, p. 31), car elle transgresse les normes esthétiques pour faire place à la barbarie dans l'expression. De ce point de vue, l'analyse stylistique s'en préoccupe pour mieux comprendre la portée de cette façon de communiquer dans un contexte de crise.

1.1. *La déchéance langagière*

Pour mieux exprimer le chaos qui nous a été défini comme la traduction d'une situation de bouleversement total, les romanciers prennent le parti de la transgression. De ce point de vue, ils violent la bienséance dans les échanges langagiers. Les narrateurs qui portent le projet le conduisent si bien qu'ils sombrent dans une vulgarité esthétique qui frise la démesure. Le chaos trouve dès lors toute son expression de confusion et de désordre. Les protagonistes de l'univers de Courtemanche ne se dérobent pas à ce principe. Ils décrivent les faits avec des propos grossiers qui expriment fort opportunément la décadence de l'esthétique langagière comme on peut le lire dans l'extrait ci-après :

Et Gentille, qui a un nom aussi joli que ses seins, si pointus qu'ils font mal à son chemisier empesé, Gentille, qui a un visage encore plus beau que ses seins, et un cul plus troublant dans son insolente adolescence que son visage et que ses seins, Gentille, qui n'a jamais souri ni parlé tellement sa beauté la gêne et la paralyse, gentille pleure.

(Courtemanche, 2003, p. 16).

On peut noter que cette façon vulgaire de décrire la beauté de Gentille en mettant banalement un accent sur ses parties génitales est une forme de transgression esthétique. La décadence s'exprime dès lors avec cette banalisation du corps de la femme dont la dignité n'est plus de rigueur. Moulinié justifie cette transgression en ces termes : « le langage "régulier" est un défaut pour la transgression. » (1998, p.18). Dès lors, les protagonistes optent pour la violation de la décence en convoquant différents procédés stylistiques qui choquent les consciences. Curieusement, tout se passe comme si c'était dans l'ordre naturel. On n'y trouve aucun inconvénient et le chaos ne passe plus pour être un scandale, on l'apprécie sous un angle différent que Chancé définit ainsi qu'il suit :

Le chaos est la manifestation d'un principe où interviendrait le hasard, irréductible, en apparence au moins, à un ordre quelconque. Il s'inscrit dans une dynamique où chaos a pour symétrique ordre et circonscrit assez nettement une poétique de l'ordre et du chaos. (2008, p. 13)

Le roman de Courtemanche est semblable à un reportage des scènes chaotiques dignes des films d'horreur. Les protagonistes usent d'un discours effroyable qui suscite émoi et condamne à la peur. En plus de la coprolalie qui sous-tend les propos, l'horreur est banalisée dans les échanges langagiers comme l'illustre l'extrait ci-après :

Nous allons plonger dans une **horreur unique** dans l'histoire, nous allons **violer, égorger, couper, charcuter**. Nous allons **éventrer les femmes** devant leur mari, puis **mutiler** le mari avant que sa femme ne meure au bout de son sang, pour être certains qu'ils se verront mourir. Et pendant qu'ils agoniseront, qu'ils en seront à leur dernier souffle, nous **violerons** leurs filles, pas une fois, mais dix fois, vingt fois. Et **les vierges seront violées** par des soldats sidéens. Nous aurons l'efficacité sauvage des primitifs et des pauvres. Avec des machettes, des couteaux et des gourdins, nous ferons mieux que les Américains avec leurs bombes savantes.

(Courtemanche, 2003, p.80).

Dans une gradation ascendante, le narrateur décline le programme de génocide dans une violence qui traduit, à n'en plus douter, la déchéance de la société. Une telle violence dans les propos de ce personnage traduit la transgression de toute forme de courtoisie et résonne comme une rupture dans les rapports interpersonnels. Le narrateur fait partie des bourreaux qui vont massacrer les populations sans la moindre pitié.

Même si elle n'est pas très ostentatoire dans le récit de M-P. Armand, la déchéance langagière est tout de même suffisante pour exprimer des situations de bouleversement. Le personnage de l'enfant, principale victime de la déchéance sociale, subit des invectives qui le fragilisent. Ses bourreaux ne se privent pas de le réifier par un langage vulgaire, discourtois et humiliant pour traduire la décadence ainsi qu'on peut le lire dans l'extrait ci-après : « Comme je m'y attendais, il se mit en colère et me frappa de deux gifles sèches qui me mirent les larmes aux yeux. - *Malapatte !* cria-t-il. Tu ne peux pas faire attention, non ? Tu seras puni. » (Armand, 1999, p. 61). L'injure, *Malapatte*, qui désigne l'enfant est analogue à la chosification du petit être qu'on traite sans considération.

Le chaos se traduit aussi par la dénégation du personnage de l'enfant. La communauté refuse d'admettre en son sein un enfant dont le géniteur n'est pas celui choisi par le père de la fille. Cette excommunication est exprimée par cette

colère manifeste traduite en ces termes : « Cet enfant qu'attend Yolande, c'est l'enfant du péché, il est hors de question qu'il vienne perturber notre vie. Dès sa naissance, Norbert ira le déposer à l'orphelinat. » (Armand, 1999, p. 20). Suffisant pour établir une situation de rupture de l'harmonie familiale dès lors qu'on banalise l'enfance que Chevalier désigne par « symbole de l'innocence, état antérieur à la faute, donc état édénique. » (1969, p. 404). La décadence détruit tous les symboles.

Comme on peut s'en rendre compte, le chaos dans les univers de Courtemanche et Armand se traduit préalablement par la transgression de l'esthétique. Les protagonistes recourent à un discours discourtois, vulgaire et ordurier pour banaliser le chaos. Cette violence verbale, traduite par une accumulation de figures de style telles que la comparaison, la métaphore, la gradation et aussi l'hyperbole, transpose la vulgarité qui déstructure les fondamentaux du langage. Cette déchéance langagière est plus accentuée chez Courtemanche dont les personnages convoquent l'apocalypse à travers leurs propos.

1.2. *La décrépitude sociétale*

Le chaos s'exprime à travers plusieurs facteurs dans les univers de Courtemanche et d'Armand. Après la déchéance langagière qui résonne comme une simple sonnette d'alarme et constitue le moindre mal dans ce contexte, la déconstruction des structures sociales franchit les limites de l'inacceptable. De la famille aux autres sphères sociales, la déliquescence est généralisée au grand dam des principes de la paix. On arrive dès lors aux privations qui refusent toute liberté aux protagonistes. *L'Enfance perdue* offre quelques clichés de ces privations en ces termes : « Pas le droit de faire le bruit, que ce soit le jour ou la nuit. Interdiction de parler. » (Armand, 1999, p. 80). Ce retrait du droit à la parole et de tout mouvement permet de situer les protagonistes dans deux groupes : celui des bourreaux et celui des victimes. Et c'est par cette deuxième catégorie qu'on peut apprécier l'ampleur de la rupture.

La déchéance de la société prend quelquefois les formes du génocide : l'extermination d'une communauté par une autre. Il n'est plus possible de privilégier les rapports harmonieux entre les personnes qui cohabitent dans un même pays. Dans cette mouvance, les Tutsi, assimilés aux « cafards », sont principalement visés par leurs compatriotes les Hutu dans le roman de Courtemanche. La barbarie la plus démentielle est répandue dans le pays pour traduire la décrépitude sociétale. Le chaos est à son comble comme on peut le lire dans l'extrait ci-après :

Tutsis et Juifs, même destin. [...] Ici ce serait l'Holocauste barbare, le cataclysme des pauvres, le triomphe de la machette et de la massue. Déjà, dans la province de Bugesera, les cadavres flottaient sur le lac Mugesera et allaient rejoindre la Kagera, source légendaire du Nil. [...] Ce serait sale, laid, plein de membres tranchés, de ventres de femmes déchirés, d'enfants aux pieds coupés pour que ces cafards ne puissent plus jamais marcher et combattre.

(Courtemanche, 2003, p. 55-56).

L'émoi qui se dégage de cet extrait est suffisamment éloquent pour traduire le déclin de la société rwandaise. Ses fondamentaux sont détruits par la haine que les hommes nourrissent contre les hommes dans un même pays. Le respect auquel tout être humain a droit a été remplacé par le mépris et l'animosité.

Au demeurant, la décadence sociétale se décline comme un type de chaos qu'on retrouve dans les univers d'Armand et de Courtemanche. Les différentes structures qui sous-tendent l'équilibre social sont totalement défaits par la haine entre les protagonistes. Ce type est peu accentué dans *L'enfance perdue*. Toutefois, on ne saurait minimiser les cas d'excommunication et de réification des personnages-enfants qui traduisent aussi la déchéance sociale. À contrario, la décrépitude frise l'apocalypse dans l'univers de Courtemanche.

Deux types de chaos ont retenu notre attention dans ce premier point de l'analyse. On convient dès lors que ce phénomène est préalablement exprimé à travers le langage. Les protagonistes l'ont dépouillé de toute civilité et l'ont vulgarisé pour mieux traduire la décadence. On arrive à une déchéance langagière qui donne le ton de ce qui sera vécu. Le deuxième type auquel on s'intéresse est la décrépitude sociétale. Elle est l'aspect pragmatique du projet qui a été annoncé par la transgression de l'esthétique langagière. L'écriture du chaos va au-delà des simples formes, d'où l'intérêt à analyser la mise en scène de ce phénomène à travers quelques modalités dans les univers qui constituent le corpus de cette étude.

2. Les modalités du chaos

Les deux récits qui fondent le corpus de la présente étude mettent en scène des événements qui traduisent les scènes de rupture et de décadence. C'est dans cette mouvance que le chaos est écrit dans un style de la transgression et de la rupture que Moulinié justifie en ces termes :

La forme du contenu [...] est composée de l'ensemble des figures macrostructurales de second niveau, c'est-à-dire des lieux, des grands topoïs

argumentatifs et narratifs (y compris les multiples et canoniques spécifications des codes du décrire, expliquer, demander.) (1998, p. 21).

Dès lors, le style convoqué pour présenter les signes du désordre est lui-même manifestation de la transgression. Il est adapté pour mettre en scène le phénomène dans ses manifestations les plus effroyables, conduisant le lecteur dans une tension narrative que Baroni définit comme suit :

Ce qui fait le cœur vivant de la narrativité réside précisément dans cette narration entretenue par le récit, dans ce nœud coulant, toujours serré à mesure que nous progressons dans l'histoire, qui nous attache à lui, qui creuse la temporalité d'un dénouement incertain, par la crainte ou l'espoir qui en découle. (2007, p. 17).

Lire le chaos revient donc à vivre une tension permanente qui sous-tend l'expression de la violence et de la guerre.

2.1. Mise en scène du chaos par la violence

La violence est l'une des expressions les plus visibles du chaos dans les romans du corpus. On la retrouve sous sa forme physique ou dans sa version psychologique. Les personnages qui la subissent restent à jamais marqués par les stigmates de ce qu'ils ont subi et qui transforme bien logiquement leurs projets et leurs rapports aux autres. La violence est présente dans *L'Enfance perdue* pour traduire le chaos. Les principales victimes sont les personnages-enfants qui subissent les humiliations les plus abjectes. De la famille à l'école en passant par la communauté, la violence est le mode de correction le plus prisé par ceux qui en usent. Le petit Thomas s'en souviendra toujours en ces termes :

Plus d'une fois, je reçus des coups de règle sur les doigts, sur la tête, et je me trouvai à genoux sur des grains de maïs, ce qui constituait l'une des punitions préférées de notre maître. Il donnait aussi des coups de martinet, après avoir obligé l'élève puni à baisser son pantalon. De nombreuses fois, les lanières cinglèrent mon derrière nu. À la souffrance physique s'ajoutait l'humiliation d'être ainsi exposé devant toute la classe.

(Armand, 1999, p. 108).

Le traitement subi par le petit narrateur traduit certes le chaos, mais il faut davantage lire la haine et la frustration que ce petit être en devenir accumule contre son bourreau. Il devient difficile de parler de reconnaissance de cet enfant

vis-à-vis de son maître, même si la correction à lui infligée est légitime. L'école devient un symbole de mutilations.

La violence psychologique apparaît comme la conséquence logique de la violence physique. Elle est aussi le fait de l'inconsidération ou de toute absence d'affection dont les victimes sont l'objet. Dans l'univers de Marie-Paule Armand, cette forme de violence traduit aussi le chaos. Elle meurtrit ses victimes qui en sont déséquilibrées. C'est le cas des pensionnaires de l'orphelinat auxquels on exprime l'exclusion de la communauté ainsi qu'il suit : « ces enfants trouvés [...] ils ont parfois de mauvais instincts. Il faut se méfier. » Armand (1999, p. 72). Ils sont traités avec méfiance et surtout avec mépris à cause de leur statut.

La violence est encore plus virile dans le roman de Courtemanche. Dans ses deux formes physique et psychologique. Elle déstabilise toute la société. Le chaos est dès lors traduit à son niveau le plus choquant. À partir du moment où les Hutu traitent leurs compatriotes Tutsi de « cancrelats », l'harmonie sociale est rompue, dès lors on assiste à la déconstruction des structures de la paix. L'extrait ci-après illustre l'ampleur de la violence dans cet univers :

Nous avons commencé le travail à la prison. C'est un travail important pour la survie du Rwanda, menacé par les cancrelats. Nous les éliminons dès qu'ils arrivent. " Mais tout cela n'était rien encore. Les miliciens distribuaient les machettes dans le quartier. Certains chefs de secteurs avaient même reçu des fusils-mitrailleurs. Et puis, on commençait à parler de supprimer les Blancs. Par exemple des prêtres qui formaient des coopératives et s'occupaient des réfugiés tutsis. Personne n'était à l'abri, même pas Valcourt.

(Armand (2003, p.103).

La violence prend des proportions démentielles dès lors qu'elle ne distingue plus l'ennemi. Ses auteurs éprouvent d'ailleurs un plaisir inexplicable à terroriser leurs victimes. Des menaces verbales, préalables aux actes, les auteurs passent à la pratique sans le moindre sentiment. Ils brutalisent, ils humilient, ils tuent avec froideur et inhumanisme. Le narrateur qui est dans une posture homodiégétique se charge de présenter les faits comme dans un reportage, toute chose qui révèle le caractère vraisemblable des événements racontés comme l'illustre l'extrait ci-après :

Ils exécutèrent la femme sans enthousiasme à grands coups de machettes comme pour terminer un travail monotone. Les deux corps ressemblaient à des déchets d'abattoir, à des carcasses mal équarries par des bouchers malhabiles. Pendant que les hommes, repus de plaisir et de violence, quittaient la barrière, après avoir éteint les feux et rangé jusqu'au lendemain les deux troncs d'arbres, des chiens errants et affamés se glissèrent

silencieusement et se firent un festin de ces chairs que les humains leur offraient avec tant d'insouciance.

(Courtemanche, 2003, p. 118).

La violence ne s'arrête pas aux simples traumatismes physique et psychologique, elle va jusqu'aux massacres des personnes violentées. Elle est aussi traduite par le style du narrateur qui recourt aux assimilations choquantes telles que : « Les deux corps ressemblaient aux déchets d'abattoir » ou encore « des chiens se firent un festin de ces chairs. » Il devient évident de traduire le chaos qui, dans le cadre de cette étude, n'est plus le simple désordre structurel, mais prend le visage d'un chamboulement généralisé. Le sadisme avec lequel les protagonistes s'expriment justifie l'opportunité de décrypter ce phénomène sous le prisme de la sémiostylistique.

Au demeurant, la violence, dans toutes ses versions, assure la mise en scène du chaos. Elle est la conséquence d'une volonté de certains à dominer les autres, ou encore, elle est l'expression de la désaffection dont certains protagonistes sont victimes dans leurs milieux de vie. Elle est plus accentuée dans l'œuvre de Courtemanche, car les personnages convoquent les moyens barbares comme la machette, la massue et d'autres armes pour exécuter leur besogne. Elle est préalable à la guerre qui est aussi, de toute évidence, une forme brutale de l'expression du chaos.

2.2. *L'expression du chaos par la guerre*

La guerre désigne un affrontement armé entre différentes parties qui ne s'accordent plus sur des principes ou des idéologies. La guerre met en scène les forces armées qui recourent très souvent aux engins les plus sophistiqués de l'industrie de l'armement en vue de faire un plus grand nombre de victimes en vies humaines et en infrastructures. Elle traduit la démesure et même la déraison de l'être humain qui traque son semblable comme une bête sauvage. Elle est l'expression optimale du chaos. Elle anéantit toute activité, la vie s'arrête, la haine prend littéralement le dessus sur tous types de rapports. Les scènes de guerre narrées dans les récits de fiction construisent toute la tension narrative, car elles entraînent le lecteur dans un univers chaotique où dégoulinent le sang des victimes et les larmes de tristesse.

L'univers de Marie-Paule Armand présente des scènes violentes des première et deuxième guerres mondiales qui ont opposé les pays contre les pays, les continents contre les continents. Dans cette mouvance, tout projet de paix et de construction du monde, à travers les diverses coopérations, est anéanti par des bombardements qui restent la seule forme de dialogue des belligérants. Il est

cependant regrettable de constater que les pays coalisent désormais pour détruire les autres qui ne partagent pas la même vision. Cet état de choses constitue la préoccupation des romanciers qui transposent certaines scènes de guerre pour dénoncer la bêtise humaine comme le démontre le narrateur de *L'Enfance perdue* ainsi qu'il suit : « En prévision de ces débarquements, les bombardements alliés se multiplièrent. Dès le mois d'avril, de nombreuses bombes furent lâchées sur Béthune, visant le dépôt et la gare. Des centaines d'habitations furent détruites. Il y eut des morts et des blessés. » Armand (1999, p. 249). Ce tableau peu reluisant vise à présenter les conséquences désastreuses de la guerre dont la principale cible est l'être humain et ses biens, en témoigne cet autre extrait : « les bombardements, dans toute la région, ne cessèrent plus. Les victimes étaient nombreuses. » Armand (1999, p.250).

La guerre promeut la violence à son plus haut niveau. Elle réifie l'être humain qui n'a plus aucune valeur. D'ailleurs, elle vise à le détruire et à détruire tout ce qu'il possède. Aussi les belligérants recourent-ils souvent aux moyens qui leur permettent de terroriser leurs victimes. Les faits présentés dans le roman de Courtemanche sont en tout point semblables aux scènes de guerre ainsi qu'on peut le lire :

« Dans ce réduit, la grenade qu'on avait glissée par la fenêtre avait pulvérisé le corps en cent petits tas de chair. [...] Juste en bas de la maison, là où se rejoignaient la route de Kazenze et le boulevard qui menait au centre-ville, des *interhamwes* faisaient la fête. On les entendait hurler la chanson qui appelait à l'élimination des cafards. » (Courtemanche, 2003, p. 194).

On peut regretter le sadisme avec lequel l'humain traite son semblable. Pendant que les victimes sont terrorisées, les bourreaux célèbrent leur victoire dans une indifférence totale.

Les organisations internationales, supposées veiller sur la sécurité des personnes en situation de détresse pour cause de guerre, restent curieusement indifférentes aux massacres des populations et se contentent de les qualifier de simples bavures. Ce constat malheureux est fait dans le roman de Courtemanche où l'ONU observe avec complicité le génocide des Tutsi par les Hutu ainsi que l'atteste l'extrait ci-après : « Pour l'ONU, le massacre de Cyprien, de sa femme et de ses enfants constituait une bavure. » Courtemanche (2003, p. 136). Cette absence d'assistance à personne en danger rentre dans les fondamentaux du chaos surtout que les responsables de cette organisation déclarent ne pouvoir rien faire pour protéger les populations en ces termes :

-Et si le grand nettoyage des Tutsis et de leurs complices que réclament la radio et les publications extrémistes commençaient, que feriez-vous ?

-Rien, monsieur, rien. Je ne dispose pas de forces nécessaires pour intervenir. On me les refuse. Nous protégerions les édifices et le personnel des Nations unies et peut-être les expatriés, si cela ne met pas la vie de nos soldats en danger. Pour le reste, c'est un problème entre Rwandais.

(Courtemanche, 2003, p. 136).

On ne peut plus se douter de l'attitude complice de l'ONU qui abandonne les Tutsi à leur triste sort, préférant protéger les édifices contre les vies humaines de ceux que les autres appellent les « cafards ». Dès lors, on peut déplorer l'inconsidération que les occidentaux de l'ONU ont pour les pauvres populations rwandaises abandonnées à leur triste sort. Le chaos prend toute sa dimension horrible.

En définitive, le chaos s'exprime à travers la violence physique et psychologique dont les personnages sont victimes dans les différents univers qui constituent le corpus de la présente étude. La modalité la plus extrême de ce phénomène est la guerre. Les première et deuxième guerres mondiales évoquées dans *L'Enfance perdue* ont permis d'analyser les horreurs et les exactions subies par les populations qui s'en trouvent déstabilisées. Les protagonistes du roman de M-P. Armand recourent à un style susceptible de traduire les horreurs de la guerre. Dans la même logique, *Un Dimanche à la piscine à Kigali* présente les insupportables scènes de massacres des Tutsi par les Hutu par le moyen des figures d'exagération et d'accumulation qui disent le chaos. Les fondamentaux de la société s'en trouvent détruits. Il importe dès lors d'explorer les enjeux d'une telle étude.

3. La purgation des mœurs par l'écriture du chaos

Cette ultime partie de la présente étude répond à la question de l'intérêt de l'écriture du chaos dans le corpus de cette étude. Cette interrogation est davantage une orientation nouvelle dans cette réflexion qui constitue préalablement une mise en accusation des auteurs de ce fléau avant de se projeter vers une reconstruction des structures mises en décrépitude.

3.1. Mise en accusation des auteurs du chaos

Les auteurs du corpus de cette étude ont pris le parti de la dénonciation de la décadence sociale, parfois à travers « l'accumulation d'images de meurtres aussi mortellement ennuyeuse et épuisante » Collon (2001, p. 69), ou par le moyen de la transgression de l'esthétique langagière pour mieux dire le chaos. Aussi, le narrateur prend-il la parole non pas pour sérier les événements, mais

pour traduire la déraison de l'humain qui sème le chaos ainsi que l'illustre cet extrait :

Je vous dis que quand le Hutu découpe sa sœur en petits morceaux qui ne remplissent même pas un cercueil, je vous dis que le Hutu est malade. Vous l'avez tuée parce qu'elle était l'amie des Tutsis. Vous n'avez rien compris. Elle voulait juste être une Rwandaise, libre d'avoir des amis sur toutes les collines.

(Courtemanche, 2003, p. 216)

Le narrateur regrette cette barbarie qui aveugle les êtres humains, bourreaux de leurs semblables qu'ils traquent comme des bêtes sauvages. On peut y lire une mise en accusation de ce misanthrope qui découpe sa sœur parce qu'elle a osé accorder son amitié à ceux qui ne bénéficient d'aucun respect et qui sont assimilés aux insectes inutiles et nuisibles dont il faut se débarrasser.

L'écriture du chaos est davantage une interpellation sur les conséquences irréparables de ce phénomène sur les personnes et sur les structures. La guerre qui sous-tend le chaos fait plus de mal que de bien. Pendant que les belligérants pensent résoudre des problèmes en convoquant la violence armée, ils laissent des stigmates indélébiles. M-P. Armand souscrit à la logique de mise en accusation de tous ceux qui transforment la société et leur environnement en procédant par le chaos en ces termes :

Les soldats que nous soignons étaient mutilés, aveugles, parfois défigurés. C'était une véritable souffrance de voir tous ces hommes jeunes qui, après avoir été beaux et en parfaite santé, se retrouvaient handicapés, objets de pitié ou d'horreur. Certains ne parvenaient pas à le supporter.

(Armand, 1999, p. 280).

Ce témoignage permet de comprendre que personne n'est à l'abri des désastres du chaos. Le bourreau d'aujourd'hui est la potentielle victime de demain. Aussi importe-t-il d'appeler à la raison pour mettre un terme à cette déchéance qui emporte toutes les structures. Cette invitation résonne comme une psychanalyse des mœurs, car face au « règne de l'incertitude et du désordre, [la stratégie] correspond à une tentative de conjurer l'incertitude. » Courtemanche, (2003, p. 22).

3.2. *L'exhortation à la reconstruction par l'écriture du chaos*

Les romanciers contemporains qui écrivent le chaos traduisent le malaise d'une société décadente. Ils visent plutôt le retour à l'orthodoxie et pour y parvenir, ils procèdent par la banalisation des fondamentaux dudit phénomène. Dans cette logique, ils établissent le flagrant délit de transgression dont les auteurs du chaos se rendent coupables. De ce point de vue, on peut analyser la dépravation langagière qui traduit le chaos dans *Un dimanche à la piscine à Kigali* en ces termes : «Il existe des mots qu'une femme rwandaise ne prononce pas même si elle les mets en pratique : cul, sexe, baiser, pénis et tous les autres de la même famille. » (Courtemanche, 2003, p. 166). Ce recours à la coprolalie constitue une exhortation pour un retour à la bienséance, à la courtoisie et même à l'orthodoxie.

L'écriture du chaos apparaît dès lors comme une purgation des mœurs et des structures. Elle appelle à une nouvelle façon de penser les rapports interpersonnels et à un nouveau mode de vie. Le dialogue devrait donc être le mode privilégié de règlement des conflits en toutes circonstances.

En définitive, l'écriture du chaos revêt un double intérêt. Le premier est relatif à l'interpellation de la conscience générale sur les conséquences irréparables du phénomène. L'horreur et le désespoir sont répandus, la vie s'arrête. La haine et la déraison prennent le contrôle des rapports interpersonnels et tous les principes et structures sont déconstruits. Le deuxième intérêt résonne comme une exhortation pour la reconstruction des fondamentaux détruits. Bien plus qu'une simple exhortation, l'écriture du chaos s'assimile dans ce contexte à la purification du mal qui a entraîné la décrépitude des structures sociale et langagière. Ainsi des structures de la langue dépravée à la société déconstruite en passant par tous les dysfonctionnements qui constituent le chaos, l'analyse sémiostylistique permet de comprendre le bienfondé d'une telle écriture dans les romans contemporains.

Conclusion

Au terme de cette étude dont la préoccupation était fondée sur l'écriture du chaos, force est de constater que les auteurs des deux romans choisis comme support de la présente analyse transposent la décrépitude de la société et ses différentes structures. Tous les fondamentaux s'écroulent comme un château de cartes par la simple volonté des hommes à semer la terreur et l'émoi. Le chaos n'est plus accidentel, mais programmé et exécuté avec le plus grand soin. Les différents protagonistes recourent à leur mémoire narrative pour mieux exposer les faits qui traduisent la décadence.

Le chaos a été décrypté à travers ses différentes modalités et manifestations. Aussi a-t-on pu réaliser que la décrépitude passe par la dépravation langagière. Les protagonistes plongent dans la vulgarité et la grossièreté dans leurs différents échanges. Les exigences esthétiques sont simplement violées, les codes sociaux sont transgressés. La coprolalie prend le contrôle dans le mode d'expression verbale. Cet usage ordurier de la langue ébranle les consciences suffisamment choquées par cette déchéance. La deuxième forme qui aura retenu l'attention est la déconstruction des structures sociales. La société a basculé vers l'horreur et le désespoir.

Les formes de chaos sont en réalité les préalables dudit phénomène qui se traduit par la violence et la guerre. Dans les univers de Courtemanche et de M-P. Armand, ces deux fondamentaux du chaos sont traduits à leur niveau le plus absolu. Les enfants subissent les humiliations et les violences les plus atroces, les première et deuxième guerres mondiales complètent le tableau sombre de cette rupture dans *L'Enfance perdue. Un dimanche à la Piscine à Kigali* semble même faire l'apologie de la violence. Les belligérants, les Hutus et les Tutsis s'affrontent avec une violence indicible qui frise l'apocalypse. L'horreur est banalisée et la société plonge dans l'incertitude.

L'écriture du chaos, en somme, n'est pas une simple transposition de l'horreur et de la confusion, elle est davantage une mise en accusation des auteurs de la déchéance de la société et surtout une exhortation à la reconstruction des structures et des fondamentaux détruits par la déraison et davantage une purification de l'horreur. Les organisations internationales ne sont pas en reste. Elles ont une grosse part de responsabilité, car elles se sont dérobées à leurs missions, celles de protection des personnes et de leurs biens. Les romanciers canadien et français dont nous avons convoqué les textes permettent d'apprécier le rôle de l'écrivain et de l'écriture dans une société en déliquescence.

Références bibliographiques

- Armand Marie-Paule, 1999, *L'Enfance perdue*, Presse de la cité, Paris.
- Baroni Raphaël, 2007, *La Tension narrative, suspense, curiosité et surprise*, Seuil, Paris.
- Bendjedi Faouizing, 2007, « L'Écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni », in *Insaniyat (Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales)*, Alger.
- Chancé Dominique, 2008, *Écriture du chaos*, Presses universitaires de Vincennes, Vincennes.
- Chevalier Jean et Gheerbant Alain, 1969, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont/Jupiter, Paris.

Collon Michel et Lalieu Grégoire, 2011, *La Stratégie du chaos. Impérialisme et islam*, Investig'Action- Couleur Livres.

Courtemanche Gil, 2003, *Un Dimanche à la piscine à Kigali*, Denoël, Québec.

Erik Be, 2003, « Penser la stratégie dans le champ de la communication », in *Nouveaux actes sémiotiques*, Université de Limoges, Limoges.

Glissant Édouard, 1981, *La Case du commandeur*, Seuil, Paris.

Moulinié Georges, 1998, *Sémiostylistique, l'effet de l'art*, PUF, Paris.

Moura Jean-Marc, 1998, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, PUF, Paris.